

La technique et les valeurs humaines

Pie XII

Volume 8, numéro 2, mars 1953

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022960ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022960ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (imprimé)

1703-8138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

XII, P. (1953). La technique et les valeurs humaines. *Relations industrielles / Industrial Relations*, 8(2), 230–239. <https://doi.org/10.7202/1022960ar>

Résumé de l'article

A chaque année depuis son accession au souverain pontificat, le Pape Pie XII profite de la fête de Noël pour adresser un message à l'univers entier. Il y aborde toujours un sujet qu'il considère d'une importance primordiale. Le dernier message du 25 décembre 1952 porte sur l'organisation de la société humaine et sur les rapports entre les peuples. Le pape souligne l'éminente dignité de la personne humaine et prend sa défense contre un danger en train de la menacer : son étouffement par la technique et l'organisation. Comme ces profondes vérités doivent être constamment à l'esprit de tous ceux qui s'occupent de relations du travail, nous avons extrait de ce message certains passages qui valent la peine d'être médités.

La technique et les valeurs humaines

Sa Sainteté Pie XII

A chaque année depuis son accession au souverain pontificat, le Pape Pie XII profite de la fête de Noël pour adresser un message à l'univers entier. Il y aborde toujours un sujet qu'il considère d'une importance primordiale. Le dernier message du 25 décembre 1952 porte sur l'organisation de la société humaine et sur les rapports entre les peuples. Le pape souligne l'éminente dignité de la personne humaine et prend sa défense contre un danger en train de la menacer: son étouffement par la technique et l'organisation. Comme ces profondes vérités doivent être constamment à l'esprit de tous ceux qui s'occupent de relations du travail, nous avons extrait de ce message certains passages qui valent la peine d'être médités.

Le salut ne peut venir uniquement de la production et de l'organisation

L'humanité d'aujourd'hui, qui cependant a su construire l'admirable et complexe machine du monde moderne, subjuguant à son service d'énormes forces de la nature, se montre incapable, dirait-on, d'en maîtriser la marche, comme si le gouvernail lui avait échappé des mains: elle court alors le danger d'être renversée et écrasée par elles. Cette incapacité de contrôle devrait, par le fait même, suggérer aux hommes qui en sont victimes de ne pas attendre le salut uniquement des techniciens de la production et de l'organisation. Leur travail pourra contribuer, et notablement à résoudre les problèmes graves et étendus qui angoissent la terre, qu'à la condition qu'il s'applique à améliorer et renforcer les vraies valeurs humaines; mais en aucun cas — oh! combien Nous voudrions que tous s'en rendent compte de part et d'autre de l'océan — il ne réussira à créer un monde sans misères.

Entre temps, devant un problème si urgent de secourir les âmes dans l'angoisse, il est nécessaire que l'humanité contemple l'action de Dieu pour apprendre constamment de sa manière d'agir, infiniment sage et efficace, le moyen d'aider les hommes et de les racheter de

leurs maux. Voici précisément que le mystère de Noël jette sur ce point une lumière merveilleuse. En quoi consiste, en fait, la substance de cet ineffable mystère, sinon dans l'oeuvre que Dieu a entreprise et conduite à terme petit à petit pour secourir la créature, pour la relever du fond de la misère la plus grave et la plus générale dans laquelle elle était tombée: la misère du péché et l'éloignement du souverain bien?

Deux concepts fondamentaux de l'oeuvre salvatrice de Dieu

Une contemplation humble, mais éclairante, vous montrera comment Dieu conduit son oeuvre de salut. Deux concepts fondamentaux, comme deux règles dictées par son infinie sagesse, régissent et guident l'exécution de son dessein de rédemption, lui imprimant le caractère inimitable d'harmonie et d'efficacité qui est proprement la marque du divin.

Avant tout, au lieu de troubler l'ordre préexistant établi par lui dans la création, Dieu maintient dans toute leur vigueur ces lois générales qui gouvernent le monde et la nature de l'homme, même affaiblie par ses infirmités. Dans cet ordre, destiné lui aussi au salut de la créature, il ne bouleverse ni ne retire rien, mais il insère un nouvel élément destiné à le perfectionner et à le dépasser: la grâce, dont la lumière surnaturelle aidera la créature à mieux le connaître et dont la force surhumaine lui permettra de mieux l'observer.

En second lieu, pour rendre efficace l'ordre général dans chaque cas concret, qui n'est jamais identique à d'autres, Dieu établit avec les hommes un contact personnel et immédiat et le réalise dans le mystère de l'Incarnation, par lequel la seconde Personne de la Très Sainte Trinité se fait homme parmi les hommes, jetant ainsi comme un pont sur la distance infinie qui sépare sa majesté secourable de la créature indigente, et mettant d'accord l'immuable efficacité de la loi générale avec les exigences propres des individus.

Celui qui contemple cette ineffable harmonie de l'action divine, qui engage la sagesse, la toute-puissance et l'amour de Dieu ne peut pas ne pas s'écrier avec une confiance absolue: «*O Rex gentium. . . , qui facis utraque unum: veni et salva hominem* (Brev. Rom., Antiph. a Nativ., 22 décembre): O Roi des nations . . . , qui des deux ne faites qu'un; venez et sauvez les hommes»; il ne peut pas ne pas l'indiquer comme modèle quand il s'agit d'engager sur un plan terrestre une action de secours envers les misères humaines.

Deux fausses routes

On dirait, malheureusement, que l'humanité moderne n'est plus capable, spécialement dans le cas de misères très étendues, de réaliser cette dualité dans l'unité, cette adaptation nécessaire de l'ordre général aux conditions concrètes et toujours diverses, non seulement de chaque individu, mais aussi des peuples qu'on veut secourir. Parfois on attend le salut de quelque ordonnance rigoureusement uniforme et inflexible, embrassant le monde entier, d'un système qui devrait agir avec la sûreté d'un remède éprouvé, d'une nouvelle formule sociale rédigée en articles froidement théoriques; ou bien, repoussant de telles recettes générales, on se fie aux forces spontanées de l'instinct vital et dans l'hypothèse la meilleure, aux impulsions affectives des individus et des peuples, sans se soucier s'il n'en dérivera pas un bouleversement de l'ordre existant et bien qu'il soit clair que le salut ne peut sortir du chaos. Ces deux voies sont fausses et en reflètent d'autant moins la sagesse de Dieu, qui est le premier à secourir la misère et à donner l'exemple. Attendre le salut de formules rigides, appliquées matériellement à l'ordre social, est superstition parce que c'est leur attribuer un pouvoir quasi prodigieux qu'elles ne peuvent avoir; tandis que mettre son espérance exclusivement dans les forces créatrices de l'action vitale de chaque individu est contraire aux desseins de Dieu, qui est le Seigneur de l'ordre.

Sur l'une et l'autre déformations, Nous désirons attirer l'attention de ceux qui s'offrent à secourir les peuples: mais particulièrement sur la superstition qui consiste à tenir pour certain que le salut doit sortir de l'organisation des hommes et des choses dans une étroite unité capable du plus haut pouvoir productif.

Si l'on réussit — pensent-ils — à coordonner les forces des hommes et les disponibilités de la nature en un seul complexe organique visant à assurer la capacité de production la plus haute et toujours en croissance, grâce à une organisation étudiée et exécutée avec les soins les plus minutieux dans les grandes lignes comme dans les plus petits détails, il en sortira toute sorte de biens désirables: l'aisance, la sécurité des individus, la paix.

La vie sociale ne peut se construire comme une gigantesque machine industrielle

On sait où la pensée sociale a trouvé l'exemple de la forme technique: dans les entreprises gigantesques de l'industrie moderne. Nous

n'avons pas ici l'intention de prononcer un jugement sur la nécessité, l'utilité et les inconvénients de formes semblables de la production. Sans aucun doute, elles sont des réalisations merveilleuses de la puissance inventive et constructive de l'esprit humain; à bon droit, on propose à l'admiration du monde ces entreprises qui, selon des normes mûrement réfléchies, réussissent dans la fabrication et l'administration à coordonner et à fonder l'action des hommes et des choses. Aucun doute également que leur solide ordonnance et souvent la beauté toute neuve et si particulière de leurs formes extérieures ne soient, pour notre époque, un motif de légitime orgueil. Ce que, par contre, nous devons nier, c'est qu'elles puissent et doivent servir de modèle universel pour la conformation et l'ordonnance de la vie sociale moderne.

C'est avant tout un principe clair de sagesse que tout progrès est vraiment tel s'il sait unir les conquêtes nouvelles aux anciennes, des biens nouveaux à ceux qui ont été acquis dans le passé, en un mot, s'il sait profiter de l'expérience. Or, l'histoire enseigne que d'autres formes de l'économie nationale ont toujours eu une influence positive sur toute la vie sociale, influence dont ont profité les institutions essentielles comme la famille, l'Etat, la propriété privée, ou bien celles qui se sont constituées en vertu de la libre association. Indiquons, par exemple, les avantages indiscutables obtenus là où prédominait l'entreprise agricole ou artisanale.

Sans aucun doute, l'entreprise industrielle moderne a produit, elle aussi, d'heureux effets; mais le problème qui se présente aujourd'hui est le suivant: un monde qui ne reconnaît que la forme économique d'un énorme organisme productif réussira-t-il également à exercer une heureuse influence sur la vie sociale en général, et sur ces trois institutions fondamentales en particulier? Nous devons répondre que le caractère impersonnel d'un tel monde contraste avec la tendance entièrement personnelle de ces institutions que le Créateur a données à la société humaine. En effet, le mariage et la famille, l'Etat, la propriété privée, tendent, par leur nature, à former et à développer l'homme comme personne, à le protéger et à le rendre capable de contribuer par sa collaboration volontaire et sa responsabilité personnelle au maintien et au développement, personnel également, de la vie sociale. La sagesse créatrice de Dieu est donc étrangère à ce système d'unité impersonnelle qui attende à la personne humaine, source et but de la vie sociale, image de Dieu dans son être le plus intime.

« La dépersonnalisation » de l'homme moderne

Malheureusement, il ne s'agit plus à présent d'hypothèses et de prévisions puisque la triste réalité est déjà sous nos yeux: là où le démon de l'organisation envahit et tyrannise l'esprit humain, les signes d'une orientation fautive et anormale du progrès social se révèlent subitement. En de nombreux pays, l'Etat moderne est en train de devenir une gigantesque machine administrative. Il étend la main sur presque toute la vie: l'échelle entière des secteurs politique, économique, social, intellectuel, jusqu'à la naissance et à la mort, il veut l'assujettir à son administration. Rien d'étonnant, donc, si dans ce climat de l'impersonnel qui tend à pénétrer et envelopper toute la vie, le sens du bien commun s'émousse dans les consciences des individus et si l'Etat perd de plus en plus le caractère primordial d'une communauté morale des citoyens.

Ainsi se dévoile l'origine et le point de départ de l'évolution qui jette dans l'angoisse l'homme moderne: sa « dépersonnalisation ». On lui a enlevé dans une large mesure son visage et son nom; dans beaucoup des activités les plus importantes de la vie, il a été réduit à un pur objet de la société puisque celle-ci, à son tour, est transformée en système impersonnel, en une froide organisation de forces.

Effet de la multiple méconnaissance de la personne humaine

Celui qui nourrirait encore des doutes sur cet état de choses, qu'il tourne son regard vers le monde peuplé de la misère et demande aux catégories si diverses d'indigents quelles réponses leur donne habituellement la société, dans sa tendance à ignorer la personne. Qu'on demande à l'indigent de la rue, privé de toute ressource, et qu'il n'est, hélas! pas rare de rencontrer dans les villes comme dans les bourgs et les campagnes; qu'on demande au père de famille besogneux, client assidu du bureau d'assistance sociale, et dont les enfants ne peuvent attendre de lointaines et vagues échéances d'un âge d'or toujours à venir. Qu'on demande encore à tout un peuple au niveau de vie inférieur ou très bas, qui vient prendre place dans la famille des nations à côté de frères vivant dans l'aisance ou même dans l'abondance et attend en vain, d'une Conférence internationale à l'autre, une amélioration stable de son sort. Quelle est aussi la réponse que donne souvent la société actuelle au chômeur qui se présente aux guichets du bureau de travail, disposé, peut-être par habitude, à recevoir une nouvelle désil-

lusion, mais non résigné au destin immérité de s'estimer un être inutile? Et quelle est celle que l'on donne à un peuple qui, malgré tous ses efforts, ne réussit pas à s'affranchir de l'étreinte du chômage en masse qui l'étouffe?

A tous ceux-là, depuis longtemps déjà, on reedit sans cesse que leur cas ne peut être traité comme personnel et individuel, qu'on doit trouver la solution dans un ordre à établir, dans un système qui englobera tout et qui, sans porter à la liberté de préjudice essentiel, unira hommes et choses dans une force d'action croissante et plus unie, grâce à l'exploitation toujours plus poussée du progrès technique. Quand un tel système sera réalisé, le salut affirme-t-on — en sortira automatiquement pour tous: un standard de vie en hausse constante et le plein emploi partout.

Loin de Nous l'idée que le recours persistant à la puissante organisation future des hommes et des choses soit un dérivatif misérable imaginé par qui refuse de porter secours; Nous estimons plutôt qu'il est une promesse ferme et sincère, apte à inspirer confiance, mais on ne voit cependant pas sur quels fondements sérieux cette confiance pourrait s'appuyer, étant donné que les expériences faites jusqu'à présent induisent plutôt au scepticisme envers le système choisi. Ce scepticisme se justifie d'ailleurs par le fait que la fin assignée et la méthode adoptée se poursuivent dans une sorte de cercle fermé sans jamais se rejoindre et s'accorder; en effet, là où l'on veut assurer le plein emploi et l'accroissement continu du standard de vie, on a sujet de se demander avec anxiété jusqu'où il pourra monter sans provoquer une catastrophe et surtout sans entraîner le chômage en masse. Il semble donc qu'il faille tendre à obtenir le degré d'emploi le plus élevé possible, mais en cherchant en même temps à mettre en sécurité sa stabilité.

Aucune confiance ne peut donc illuminer un tel panorama dominé par le spectre de cette contradiction insoluble. On n'échappera jamais à la spirale si l'on continue à compter sur le seul élément de la plus haute productivité. Il ne faut plus considérer les concepts de standard de vie et d'emploi de la main-d'oeuvre comme des facteurs purement quantitatifs, mais plutôt comme des valeurs humaines dans le plein sens du mot.

Celui donc qui veut porter secours aux besoins des individus et des peuples ne peut attendre le salut d'un système impersonnel d'hommes et de choses, même fortement développé sous l'aspect technique. Tout

plan ou programme doivent s'inspirer du principe que l'homme, comme sujet, gardien et promoteur des valeurs humaines, est au-dessus des choses et au-dessus des applications du progrès technique et qu'il faut avant tout préserver d'une « dépersonnalisation » malsaine les formes fondamentales de l'ordre social que nous avons déjà mentionnées, et les utiliser pour créer et développer les relations humaines. Quand les forces sociales seront ordonnées à ce but, non seulement elles s'acquitteront de leur fonction naturelle, mais elles apporteront une contribution importante au soulagement des nécessités présentes, parce que la mission leur revient de promouvoir la pleine solidarité réciproque des hommes et des peuples.

La solidarité réciproque des hommes et des peuples

C'est sur la base de cette solidarité que Nous invitons à édifier la société, et non sur des systèmes vains et instables. Elle réclame la disparition des disproportions criantes et irritantes dans le standard de vie des divers groupes d'un peuple. Pour atteindre ce but urgent, qu'on préfère à la contrainte externe l'action efficace de la conscience, laquelle saura imposer des limites aux dépenses de luxe et amènera également les moins fortunés à penser avant tout au nécessaire et à l'utile, puis à épargner le reste, s'il y en a.

La solidarité des hommes entre eux exige, non seulement au nom du sentiment fraternel, mais aussi de l'avantage réciproque lui-même, que l'on utilise toutes les possibilités pour conserver les emplois existants et pour en créer de nouveaux. C'est pourquoi, ceux qui sont capables d'investir des capitaux doivent se demander, en considérant le bien commun, si leur conscience leur permet de ne pas faire de pareils investissements, dans les limites des possibilités économiques, dans les proportions et au moment opportun, et de se retirer à l'écart dans une vaine prudence. D'autre part, ceux-là agissent contre leur conscience qui, exploitant en égoïstes leurs propres occupations, sont cause que d'autres ne trouvent pas de travail et tombent dans le chômage. Quand donc l'initiative privée reste inopérante ou insuffisante, les pouvoirs publics sont obligés, dans la plus grande mesure possible, de procurer des emplois en entreprenant des travaux d'utilité générale et de faciliter par des conseils et d'autres moyens l'embauchage pour ceux qui en cherchent.

Mais Notre invitation à rendre efficaces le sentiment et l'obligation de la solidarité s'étend aussi aux peuples comme tels: que chaque

peuple, en ce qui concerne le standard de vie et l'emploi de la main-d'œuvre, développe, ses possibilités et contribue au progrès parallèle des autres peuples moins doués. Bien que la réalisation même la plus parfaite de la solidarité internationale puisse difficilement obtenir l'égalité absolue des peuples, cependant, il est urgent qu'on la pratique au moins suffisamment pour modifier sensiblement les conditions actuelles, qui sont bien loin de représenter une harmonieuse proportion. En d'autres termes, la solidarité des peuples exige la cessation des disproportions énormes dans le standard de vie et, corrélativement, dans les investissements et le degré de productivité du travail humain.

Mais on n'obtiendra pas ce résultat moyennant un ordre mécanique. La société humaine n'est pas une machine et l'on ne doit pas la rendre telle, même dans le domaine économique. Au contraire, il faut utiliser incessamment l'apport de la personne humaine et de l'individualité des peuples comme un point d'appui naturel et primordial dont il faudra toujours partir pour tendre à la fin de l'économie publique, c'est-à-dire pour assurer la satisfaction permanente des besoins en biens et services matériels, ordonnés à leur tour à l'élévation du niveau moral, culturel et religieux. Par conséquent, la solidarité et les meilleures proportions de vie et de travail souhaitées devraient se réaliser dans les différentes régions, même relativement grandes, où la nature et le développement historique des peuples intéressés peuvent offrir plus facilement une base commune à cet effet.

Les douloureux problèmes de conscience dans la société actuelle

Les difficultés économiques ne sont toutefois pas les seules dont l'homme souffre dans la société actuelle. Souvent, avec elles, surgissent des difficultés de conscience, surtout pour le chrétien soucieux de vivre selon les normes de la loi naturelle et divine. Cette conscience, à laquelle on devrait confier en grande partie la guérison et le salut, est ainsi condamnée à des tortures intimes par les partisans de la conception impersonnelle de la société. C'est peut-être ici qu'on s'écarte le plus loin du divin Modèle en voulant porter secours à l'homme.

En effet, à cause de sa conception mécanique, la société moderne, qui veut tout prévoir et organiser, entre en conflit avec ce qui vit et ne peut donc être soumis à des calculs quantitatifs. Elle heurte plus précisément ces droits que l'homme exerce selon la nature avec sa seule responsabilité personnelle, c'est-à-dire comme auteur de nouvelles vies,

dont il reste toujours le gardien principal. Ces conflits intimes entre le système et la conscience se dissimulent sous les noms de question des naissances et problèmes de l'émigration.

Question des naissances et problème de l'émigration

Quand les époux entendent rester fidèles aux lois intangibles de la vie établies par le Créateur, ou quand, pour sauvegarder cette fidélité, ils essayent de se libérer des contraintes qui les enserment dans leur patrie et ne trouvent d'autre remède que l'émigration — remède suggéré en d'autres circonstances par le désir du gain, mais aujourd'hui imposé souvent par la misère — voici qu'ils se butent, comme à une loi inexorable, aux mesures de la société organisée au pur calcul qui a déjà déterminé combien de personnes un pays peut et doit nourrir, dans des circonstances déterminées, pour le présent et l'avenir. Une fois engagé sur la voie des calculs préventifs, on tente de mécaniser aussi les consciences, et voici les mesures publiques pour le contrôle des naissances, la pression de l'appareil administratif qu'on appelle sécurité sociale, l'influence exercée sur l'opinion publique dans le même sens, et finalement la méconnaissance ou l'annulation pratique, sous prétexte d'un bien commun fausement entendu ou fausement appliqué, mais que les mesures législatives ou administratives sanctionnent et rendent valable, du droit naturel de la personne à ne pas être empêchée d'émigrer ou d'immigrer.

Ces exemples suffisent à démontrer combien l'organisation inspirée par le froid calcul devient négation de la vie elle-même qu'elle tente de comprimer entre les cadres étroits de normes fixes, comme s'il s'agissait d'une phénomène statique. Elle l'offense dans son caractère essentiel, qui est dynamisme incessant communiqué par la nature et qui se manifeste dans la variété si grande des circonstances individuelles. Les conséquences en sont bien graves. De nombreuses lettres qui Nous parviennent révèlent l'affliction de chrétiens bons et sérieux dont la conscience est tourmentée par l'incompréhension rigide d'une société inflexible dans ses mesures, qui se meut selon les calculs, comme une machine, mais écrase sans pitié et passe sur les problèmes qui les touchent personnellement et profondément dans leur vie morale.

Ce n'est certes pas Nous qui nierions que telle ou telle région est actuellement affligée d'une surpopulation relative. Mais vouloir se tirer d'embarras avec la formule que le nombre des hommes doit se

régler sur l'économie publique équivaut à renverser l'ordre de la nature et tout le monde psychologique et moral qui lui est lié. Quelle erreur ce serait de rejeter sur les lois naturelles la faute des difficultés présentes, tandis que manifestement celles-ci viennent du manque de solidarité entre les hommes et les peuples.

Oppressions et persécutions

Les consciences subissent aujourd'hui d'autres contraintes encore. Ainsi, on impose aux parents, contre leurs convictions et leur volonté, les éducateurs de leurs fils; on fait dépendre l'accès au travail ou au lieu de travail de l'appartenance à des partis déterminés ou à des organisations inspirées par les intérêts des employeurs. De telles discriminations révèlent une idée inexacte de la fonction et de la fin propre des organisations syndicales, à savoir la défense des intérêts de l'ouvrier salarié au sein de la société actuelle, toujours plus anonyme et collectiviste. Quel est, en effet, le but essentiel des syndicats, sinon l'affirmation pratique que l'homme est le sujet et non l'objet des relations sociales; sinon de protéger l'individu en face de l'irresponsabilité collective des propriétaires anonymes; sinon de représenter la personne du travailleur devant qui tend à la considérer seulement comme une force productive d'un prix déterminé? Comment pourraient-ils donc trouver normal que la défense des droits personnels du travailleur soit de plus en plus aux mains d'une collectivité anonyme qui agit par l'intermédiaire de gigantesques organisations tendant au monopole? Ainsi lésé dans ses droits personnels, pris dans les rouages d'une immense machine sociale, le travailleur devra ressentir d'une manière particulièrement pénible l'oppression de sa liberté et de sa conscience.

On pourrait trouver sans fondement Notre sollicitude pour la vraie liberté puisque Nous Nous référons à cette partie du monde que l'on a coutume d'appeler le « monde libre ». Mais on devrait considérer que là aussi la guerre proprement dite d'abord, la guerre « froide » ensuite, ont provoqué une orientation des rapports sociaux dans une direction qui entrave inévitablement l'exercice de la liberté elle-même, orientation qui, dans une autre partie du monde, s'est développée pleinement jusqu'à ses ultimes conséquences.